

Les médiologues

Par Jean-Yves Chevalier

Publié le 08/01/2021 à 15:16

Le médiologue Jean-Yves Chevalier recommande la lecture de "Noeuds de vie", un recueil de textes de Julien Gracq.

Il est des lectures qu'on doit interdire aux auteurs et recommander à tous les autres. Les premiers n'y trouveraient que le miroir de leurs insuffisances quand les seconds y goûteront une langue *saisie dans son droit fil*. Les livres de Julien Gracq appartiennent à cette catégorie rare. Que Bernhild Boie et les éditions Corti soient remerciées de nous offrir, treize ans après la mort de Gracq, un recueil de textes, *Nœuds de vie*, de la veine de ceux parus dans la deuxième partie de l'œuvre, qui va de *Lettrines* aux *Carnets du grand chemin*.

Il faudra attendre 2027, vingt ans après la mort de Gracq, pour que conformément à sa volonté, soient consultables les *notules*, un ensemble de 29 carnets dont ont déjà été tirés les courts textes constituant sa « littérature fragmentaire ». Nous avons donc droit, en 2021, à un magnifique hors-d'œuvre. Les textes sont non datés, mais la plupart d'entre eux s'échelonnent vraisemblablement des années soixante aux années quatre-vingt. Ils ont été regroupés par l'éditrice en quatre chapitres, dont certains textes enjambent allègrement les lisières poreuses. À leur lecture, on jouit de la richesse de la langue, de la justesse et de la richesse des images, on sourit de l'attaque qui frappe juste, on admire l'extraordinaire acuité du regard de celui qui avait tout vu, tout prévu depuis son balcon sur la Loire.

Chez Gracq, le propos du texte et la langue qui le sert ne font qu'un

“ « *Ce qui n'a jamais été dit ainsi n'a jamais été dit* » : *c'est l'axiome secret auquel se réfère sans discussion le vrai littéraire*”. Chez Gracq, le propos du texte et la langue qui le sert ne font qu'un. Quel que soit le sujet abordé, la formule cingle, l'image dévoile – ce que ne font plus les images -. En une phrase, Gracq historien dépeint l'atmosphère de la *drôle de guerre* : « *on mettait les troupes aux champs jour après jour, comme on aère le matin la literie* ». Gracq géographe précis et inventif quand il parle de la forêt d'Ecouvves, de « *ces perspectives braquées sur le vide comme le canon d'une arme* » ou quand il évoque, mordant, la partie Suisse du lac de Genève, « *la dégringolade lâche des maisons vers la berge : halo suburbain flottant autour d'un vide central, banlieue lacustre d'une capitale engloutie* ». Gracq médiologue, aussi, quand il constate l'envie des jeunes gens de porter à l'écran leurs livres favoris, plutôt que de les relire.

Un franc-tireur du monde littéraire, pour qui « *la littérature commence à se porter un peu mieux quand la critique commence à s'y reconnaître un peu moins* », et qui demande à un écrivain d'être « *une liberté qui n'adhère jamais* ». Gracq, dans la lignée de La littérature à l'estomac raille les écrivains médiatiques dont l'œuvre « *prend je ne sais quelle apparence parcheminée et cuite, comme le visage de certaines vedettes, précocement rôti par les sunlights* » (ça ne s'est bien sûr pas arrangé depuis). Il se félicite de son insertion dans le circuit de la librairie, du côté artisanal de son éditeur qui l'a libéré de la mascarade publicitaire et a évité à ses livres de « *faire le trottoir* ».

Gracq visionnaire

Mais ce qui apparaît avec le plus de force à la lecture de ces textes, c'est un Gracq visionnaire, d'une lucidité sans jérémiade sur l'évolution du monde. S'il n'a pas prévu les jardins urbains de Boboland (il constate, dans les années soixante-dix, que les Français, comme les Américains, ont renoncé au potager et ne consentent plus qu'à « *passer la tondeuse* »), il rejoint Lévi-Strauss dans la prise de conscience de l'importance de l'évolution démographique : « *quand la Terre comptera vingt milliards d'hommes, je souhaite que mes livres demeurent sur quelque rayon perdu les témoins d'une époque où il y avait encore sur la planète quelques interstices de vide et de solitude, des espaces d'eaux qui n'étaient pas tout entières des eaux usées, un peu d'air qui n'avait pas encore le goût des poumons de notre prochain* ». Dans un texte magnifique il évoque le paysage de Saint-Florent, où il est né et où il est mort, « *la colline du Mesnil et la courbe de la Loire, la muraille verte des peupliers de l'île* » : « *il ne m'en vient pas de tranquillité mais plutôt le malaise soucieux qui nous gagne devant un massif d'arbres marqué pour la coupe, une bâtisse familière qu'on va démolir ; la Terre a perdu sa solidité et son assise, cette colline on peut la raser à volonté, ce fleuve l'assécher.* » Et il conclut : « *Le moment approche où l'homme n'aura plus sérieusement en face de lui que lui-même, et plus qu'un monde entièrement refait de sa main* », pauvre créateur qui n'aura pas à se réjouir de sa création.

Alors oui, lisez *Noeuds de vie*, lisez, relisez, les yeux bien ouverts, *Lettrines*, *Les Carnets du grand chemin*, *la Presqu'île* ou *le Rivage des Syrtes*. Vous y côtoierez un écrivain d'une liberté réjouissante, qui ne « *brûle pas d'exhiber ses singularités intimes* » et ne « *provoque pas de tout son pouvoir les malignes curiosités du lecteur à son endroit* ». Vous y trouverez surtout, stupéfaits, une langue peut-être en train de disparaître, à la fois juste et précise, d'une beauté fascinante, comme celle de ces papillons qui arborent leurs plus belles couleurs avant de mourir. En ces temps difficiles, un bonheur de lecture (c'est-à-dire un bonheur tout court) car, comme l'écrivait l'illustre préfacier de la Bible d'Amiens de Ruskin, « *il est impossible qu'il n'existe pas de gens qui prennent plaisir à ce qui m'en a tant donné* ».